



HAL
open science

Implication citoyenne en matière d'aménagement urbain et périurbain dans le Nord-Ouest des États-Unis : le rôle des facteurs culturels

François Duban

► **To cite this version:**

François Duban. Implication citoyenne en matière d'aménagement urbain et périurbain dans le Nord-Ouest des États-Unis : le rôle des facteurs culturels. Travaux & documents, 2006, L'environnement urbain dans les anciennes cités coloniales : Afrique du Sud, océan Indien, Amériques, Asie, 28, pp.01–24. hal-02183728

HAL Id: hal-02183728

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02183728v1>

Submitted on 28 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Implication citoyenne en matière d'aménagement urbain et périurbain dans le Nord-Ouest des États-Unis : le rôle des facteurs culturels

FRANÇOIS DUBAN

Les plans d'aménagement urbain et périurbain de par le monde sont désormais largement influencés par des considérations d'ordre environnemental. Le concept de développement durable fait partie du paysage médiatique, en Europe au moins. Aux États-Unis on assiste à la prolifération de projets d'aménagement territorial à l'échelle des bassins versants, concept plus facile à manipuler que celui d'écosystème, par les responsables de plans. Déjà, dans cette différence d'approche des problèmes d'aménagement, il est tentant de voir les effets de deux cultures distinctes. Dans les deux cas, le réchauffement climatique global, la fin annoncée de l'ère du pétrole, et la prégnance désormais des idées des écologistes peuvent rendre compte de cette nouvelle orientation où comptent les préoccupations d'ordre environnemental.

Aux États-Unis, berceau du mouvement environnementaliste moderne, la protection des milieux naturels n'est certes pas la préoccupation de l'équipe présidentielle actuelle. Mais le public américain n'est pas nécessairement hostile quant à lui à un aménagement de ses pratiques pour une amélioration de l'état de la planète et celle de la qualité de vie au quotidien. Cette sensibilité environnementale peut paraître discordante dans un pays habituellement associé, dans les représentations mentales populaires du moins, aux mégaloïles tentaculaires, aux technologies envahissantes, au règne absolu de l'automobile. Il convient de rappeler que les États-Unis sont le berceau de l'environnementalisme, appelé écologie politique en Europe, qu'ils ont inventé les parcs nationaux, et demeurent à bien des égards les héritiers d'une très longue tradition jeffersonienne reposant sur le pastoralisme et une certaine idée de la démocratie.

Une région s'illustre particulièrement pour avoir maîtrisé son développement économique et réussi à aménager certaines de ses grandes métropoles en conciliant développement économique, qualité du

cadre vie et respect de l'environnement. Il s'agit du Nord-Ouest Pacifique, souvent cité en exemple comme région où les préoccupations environnementales sont intégrées aux politiques de développement régional et d'aménagement du territoire.

A l'heure où d'autres communautés sont confrontées aux problèmes de pression urbaine, d'accroissement du trafic routier, de menaces pesant sur les terrains agricoles, à la difficulté d'accès au logement social, autant de problèmes récurrents partout dans le monde, et même s'il n'est pas question de prôner un modèle particulier, on peut néanmoins tirer d'utiles enseignements d'expériences couronnées de succès ailleurs.

Donc, comment expliquer les réussites du Nord-Ouest Pacifique en matière d'aménagement urbain et périurbain, réussites qui couvrent aussi bien le domaine du développement économique que celui de la protection de l'environnement ?

Dans ce qui suit, deux exemples pris en Oregon seront plus particulièrement analysés. Le premier concerne la ville d'Eugene, ville universitaire qui compte aujourd'hui environ 150 000 habitants. Son conseil municipal a eu la bonne fortune de trouver en la personne de Betty Niven, au cours des années 1960, une citoyenne particulièrement active qui a su elle-même impliquer des milliers d'autres citoyens dans un vaste projet visant moins à proposer un plan d'occupation des sols pour la ville qu'à définir, à partir des souhaits des personnes consultées, une série de principes directeurs pour piloter et donner une cohérence à la politique d'aménagement du territoire de la ville. Eugene fut longtemps citée parmi les dix premières villes aux États-Unis où la qualité de vie s'avère exceptionnelle.

Mais l'exemple de réussite en matière d'aménagement urbain et périurbain du Nord-Ouest Pacifique le mieux connu à l'échelle nationale aux États-Unis est celui de Portland, la plus grande ville d'Oregon, où là aussi l'implication citoyenne fut massive. Portland, ville paysage aux bords de la majestueuse Columbia, a pour toile de fond les neiges éternelles du Mont Hood. Elle tente de contrôler sa croissance en fixant des limites géographiques à son expansion, en densifiant le centre-ville, en mettant en place une politique de transport en commun volontariste.

On peut tenter de comprendre pourquoi les deux plus grandes agglomérations d'Oregon ont réussi là où d'autres métropoles américaines ont largement échoué à contrôler leur croissance devenue anarchique, au point de créer de vastes espaces péri- ou ultraurbains où il

devient difficile de faire la distinction entre ville et campagne, où les centres commerciaux s'érigent le long des grands axes routiers, où de nouveaux ensembles résidentiels en rase campagne attirent des citadins qui n'ont plus les moyens de vivre près de leur lieu de travail, où des centres urbains n'en finissent plus de croître aux confins d'autres centres urbains plus anciens, confortant le règne absolu de la civilisation de l'automobile sur le continent nord-américain.

Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer la réussite de Portland et d'Eugene, parmi lesquelles un environnement naturel d'une qualité exceptionnelle. La peur de répéter les erreurs de la **californication**, à savoir l'expansion urbaine anarchique californienne que justement nombre de migrants californiens arrivés en Oregon ont fui pourrait être une partie de l'explication. Mais pour prévenir les maux de la **californication**, il faut que la volonté citoyenne opposée à de telles dérives puisse s'exprimer et que chaque participant ait la conviction qu'il a barre réellement sur les décisions des équipes municipales. Cette implication citoyenne, ce dynamisme dans la participation démocratique aux décisions de la communauté, inspirées par un système de valeurs et des données culturelles ancrés dans la tradition américaine, ont effectivement porté leurs fruits pour les deux plus grandes agglomérations d'Oregon. On souhaite donc dans ce qui suit faire apparaître ce système de valeurs à l'œuvre dans les politiques urbaines de ces deux villes pour mieux faire ressortir l'importance des données culturelles dans ces deux cas précis.

Si des valeurs typiquement américaines attachées aux pratiques démocratiques et à une certaine idée de la nature comme nous espérons le montrer peuvent donner à Portland et Eugene des allures de cités jardins, on ne peut pour autant ignorer les luttes âpres qui opposent des citadins entichés d'écologie aux intérêts commerciaux des acteurs économiques locaux : entrepreneurs, industriels déjà implantés dans la région, éleveurs et fermiers. Le système de valeur américain intègre tout autant les valeurs démocratiques, une certaine idée du bonheur qui passe désormais par une qualité de vie soucieuse d'écologie, que la prise en compte de l'esprit capitaliste de libre entreprise et les activités économiques induites, sources de profits autant que de pollution et autres nuisances. Il conviendra donc, après l'étude des réussites de Portland et d'Eugene, de voir plus précisément le jeu des interactions entre des valeurs américaines qui peuvent paraître contradictoires et mener à des conflits d'intérêts virulents. Lorsqu'on analyse les stratégies mises en

œuvre par certains groupes citoyens pour combiner intérêts économiques et protection de l'environnement dans nombre de projets régionaux, le pragmatisme politique américain — encore un facteur culturel d'importance dans l'histoire des États-Unis — apporte la preuve de son efficacité. Primauté annoncée des données culturelles donc. Mais s'il y a réussite, c'est bien la recherche du consensus par le biais du soutien actif du plus grand nombre de citoyens qui semble jouer un rôle déterminant, comme ce fut le cas pour la municipalité d'Eugene.

EUGENE ET LA PARTICIPATION CITOYENNE : LE LOINTAIN HÉRITAGE DU RÊVE DÉMOCRATIQUE JEFFERSONIEN

Eugene doit son nom au prénom de son fondateur, Eugene Franklin Skinner, qui en 1846 construisit la première habitation sur le site de la ville actuelle. Comme des milliers de pionniers dans les années 1840, il incarnait la matérialisation du rêve jeffersonien d'un Empire de la Liberté dans l'Ouest américain.

Une ville de pionniers édiflée dans une vallée heureuse

Le troisième président des États-Unis avait réussi à mettre en œuvre un système politique qui garantissait la survie sur le continent américain d'une utopie à laquelle les Européens ne prêtaient guère d'avenir, la démocratie à grande échelle. En faisant des citoyens américains de petits fermiers économiquement indépendants, Jefferson pensait les rendre insensibles aux pressions des démagogues et autres apprentis tyrans. Dans la philosophie des Lumières dont Jefferson était le plus éminent représentant en Amérique, la nature était gardienne de la vertu, le meilleur remède contre la corruption qui, selon les théories dominantes de l'époque, avait amené à leur fin les républiques du passé, Rome en fournissant le plus célèbre exemple.

Ainsi donc les petits fermiers américains vertueux puisque vivant dans un monde pastoral idéalisé, seraient les gardiens de la démocratie à l'américaine. Mais cette vision jeffersonienne exigeait toujours plus de terres pour les générations de fermiers à venir dont l'indépendance était garantie uniquement par l'accès à la propriété foncière. Avec l'achat de la Louisiane à la France sous la présidence de Jefferson, celui-ci voyait la promesse d'une démocratie américaine pérenne se confirmer. L'expansion vers l'ouest renforcée par l'achat de la Louisiane allait conduire à

l'annexion de l'Oregon en 1846 et à l'arrivée massive de pionniers qui empruntaient la célèbre piste du même nom.

Ils avaient choisi de traverser la moitié d'un continent plutôt que de s'établir dans les Grandes Plaines car la fièvre de l'Oregon les avait pris : une propagande débridée décrivait la vallée de la Willamette, la rivière qui arrose Eugene et Portland, comme un vert paradis pastoral pour les petits fermiers jeffersoniens. La mobilité, trait culturel américain persistant, prenait là toute sa dimension, à l'échelle continentale. Ces pionniers que la tradition locale décrit comme vertueux, en conformité avec la vision jeffersonienne, grands lecteurs de la Bible, se différenciaient notamment des aventuriers cupides partis sur la même piste qu'eux, mais attirés par l'or de la Californie.

Ces pionniers apportaient avec eux un idéal démocratique jeffersonien, renforcé par les conditions de vie sur la Frontière s'il faut en croire les thèses de Frederick Jackson Turner, célèbre historien américain de la fin du XIX^e siècle : dans les immensités de l'Ouest, chaque pionnier jouissait d'une égalité des chances pour réussir, égalité des chances garantie par l'abondance de ressources naturelles, en même temps que d'une liberté qui encourageait l'innovation et la réalisation des projets individuels les plus téméraires (le *can do spirit* américain). Ce dynamisme, cet optimisme foncier, cette démocratie à l'œuvre sur le terrain sont toujours vivants dans l'Ouest et en Oregon tout particulièrement.

La participation citoyenne pour le contrôle de la croissance urbaine

L'histoire récente de la ville d'Eugene en apporte la preuve. Après la Seconde Guerre mondiale, la ville, comme tout le Grand Ouest américain, connaît un boom économique en raison des dispositions prises par le gouvernement fédéral en faveur des GI rentrés au pays. Il leur est accordé des bourses d'études supérieures, ce dont bénéficie l'Université d'Oregon, sise à Eugene. Par ailleurs des prêts favorables sont accordés aux mêmes GI pour construire, ce qui, dans un pays où la majorité des maisons individuelles sont en bois, entraîna une recrudescence des activités de l'industrie forestière, particulièrement active en Oregon, Eugene étant l'un de ses principaux centres.

La ville connaît donc dans les années 1950 une expansion rapide. La gestion très personnelle des affaires de la ville par le maire jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale appartenait désormais au passé. Une équipe municipale, un conseil sont mis en place. Mais cette équipe se

heurte elle-même à l'accroissement du nombre de problèmes liés à l'expansion rapide de la ville, déjà menacée d'expansion anarchique (*urban sprawl*). C'était une époque où l'aménagement urbain consistait à prévoir les emplacements des routes, écoles, hôpitaux et parcs à venir pour acheter les terrains en conséquence avant qu'ils n'atteignent des prix prohibitifs. De telles mesures cherchaient essentiellement à encourager et maintenir les activités économiques : la hantise du retour à la situation que le pays avait connu au cours de la Grande Dépression (Van Landingham 63-64), et une longue tradition d'expansion ininterrompue sur la Frontière, expliquent cette obsession du développement, un des traits culturels américains dominants tout au long de l'histoire des États-Unis.

L'équipe de planificateurs d'Eugene, sous l'égide de Howard Buford arrivé de San Diego en 1945 (Van Landingham 65), avait établi un plan d'occupation des sols en 1959 pour encourager et accompagner le développement économique de la ville, mais elle n'avait pas défini, et ce n'était pas son rôle dans une communauté attachée aux décisions prises démocratiquement, de politique d'aménagement à long terme. Cet état de choses allait changer avec l'arrivée sur la scène municipale de Betty Niven dans les années 1960. Betty Niven, simple citoyenne épouse d'un professeur de mathématiques nommé en 1947 à l'Université d'Oregon, se fit connaître au cours d'une campagne citoyenne de recueil de signatures pour une pétition destinée à obtenir des trottoirs dans un quartier périphérique d'alors, Hilyard (Van Landingham 68). Remarquée pour son dynamisme, elle obtient sa nomination à la commission d'aménagement urbain (*planning commission*) en 1959, où elle siègera quatorze ans. Elle commence par y mener une politique déterminée en faveur de l'établissement de parcs urbains, pour laquelle elle organise un groupe d'étude, où elle invite, entre autres membres, et c'est à l'époque une innovation dans le fonctionnement des services municipaux, de simples citoyens (Van Landingham 68). A l'occasion de ses travaux, le groupe d'étude utilise des sondages et tient des séances publiques d'information. Ils s'agit de savoir ce que souhaitent les citoyens, pour agir en conséquence. Betty Niven mène ensuite une campagne tambour battant, comme les Américains savent le faire, aussi bien chez les particuliers, au cours de réunions autour d'une tasse de café, qu'à la radio et dans les transports urbains. Aux États-Unis, communiquer fait partie du mode de vie tant prévaut l'impression d'appartenir à une communauté nationale où donner son avis est essentiel. Cette campagne,

dans le cadre des élections municipales, voulait faire la promotion du projet de Betty Niven en faveur de parcs urbains de taille réduite, pour se conformer aux souhaits de la majorité des citoyens consultés. Le projet dépendait d'une taxe municipale qui avait été rejetée lors de précédentes élections. Avec 60% d'approbations, la proposition de Betty Niven passa le 11 mai 1961.

Betty Niven n'était pas la seule à faire campagne en ce mois de mai 1961. Il faut rappeler qu'aux États-Unis, une pétition à l'initiative d'un simple citoyen peut conduire à faire voter une communauté municipale, ou tout un État, sur un point précis. Les planificateurs avaient prévu d'amener le trafic routier de l'axe nord-sud de la côte ouest des États-Unis, qui passe à Eugene en empruntant l'autoroute fédérale I-5, jusqu'au cœur de la ville, pour favoriser le business local, coupant la ville en deux après avoir traversé des espaces résidentiels. A la suite d'une initiative venue d'un directeur d'école de commerce, les électeurs du 11 mai 1961 exigèrent qu'aucune autoroute urbaine ne puisse être construite à Eugene sans l'accord des électeurs. Cette législation est toujours en vigueur (Van Landingham 71). Ce cas précis met une fois de plus en avant la vitalité de la pratique démocratique au États-Unis, et met plus particulièrement en relief un autre trait culturel américain, à savoir la valorisation de l'initiative individuelle, en l'occurrence l'initiative citoyenne, laquelle a les moyens institutionnels de s'exprimer, ce qui est loin d'être le cas partout ailleurs dans le monde.

A l'issue d'un séjour d'études à l'École de Planification de l'Université de Californie à Berkeley (1964), Betty Niven revint à Eugene convaincue que ce dont la commission d'aménagement urbain avait besoin, bien plus que d'un plan d'occupation des sols, c'était une batterie de principes directeurs définis à la suite d'enquêtes auprès des citoyens de la ville, ce qui permettrait aux membres de la commission de répondre aux questions qu'une carte prévisionnelle d'occupation des sols ne saurait résoudre en elle-même, en particulier, le changement de catégorie d'une parcelle.

A ce stade, la volonté de Betty Niven de travailler pour et avec la communauté des citoyens de la ville est soulignée par son biographe, John Van Landingham.

Niven voulait aussi mettre l'accent sur la « communauté » dans les principes directeurs de la communauté urbaine. Le travail de planification à venir allait être fait au niveau de la population, et non au sein d'un comité de la Chambre de Commerce. Il s'agissait d'aménagement

urbain avec la population, et non pour la population. Betty Niven voulait que se rencontrent non pas les membres d'une élite, mais un éventail de la population urbaine, où chacun serait représenté, et elle voulait que cette rencontre soit productive.¹ (71)

L'idée de Betty Niven, qui consistait à définir des principes directeurs plutôt que de seuls plans d'aménagement connut un réel succès qui valut un tel crédit à la commission que ses avis l'emportaient sur les décisions du conseil municipal.

Le congrès du printemps de l'année 1966 qui devait définir ces grands principes directeurs allait comprendre 250 invités, réunis en assemblée plénière, de la coiffeuse de quartier aux membres de diverses commissions de l'équipe municipale. Il furent sélectionnés après une série d'auditions et pour représenter de façon aussi équilibrée que possible l'ensemble de la communauté urbaine en faisant jouer des critères géographiques, professionnels, sociaux, sans oublier les critères politiques. Élément intéressant, les membres sélectionnés ne représenteraient qu'eux-mêmes, et non des organisations ou des intérêts particuliers (Van Landingham 72). On peut voir ici l'individualisme viscéral propre à la culture américaine et peut-être la crainte des groupes d'intérêt, économiques ou corporatistes. Il est possible d'ailleurs ici de relever un paradoxe propre à la culture américaine qui conjugue individualisme et respect des droits de l'individu que garantit la Constitution, et souci d'appartenance à une communauté, localement et à l'échelle nationale, communauté nationale qu'inspire le Rêve américain dont les textes fondateurs sont là encore la Constitution, ainsi que la Déclaration d'Indépendance. Sur les 232 invités effectivement présents au congrès, 80 prirent la parole, et 43 fournirent ensuite des rapports. Au terme d'un énorme travail de synthèse effectué par Betty Niven, et d'autres rencontres, la commission d'aménagement urbain adopta les décisions du congrès comme principes directeurs en avril 1967 dans un document intitulé « Community Goals and Policies »². Ne comptant que vingt-sept pages, ce document a le mérite de la lisibilité (Van Landingham 73-75).

Les cinq buts définis comprenaient :

¹ « Niven also wanted to emphasize the "community" in community goals. This would be grassroots planning, not planning by a Chamber committee. Planning with people, not for them. She wanted a meeting not of the elite, but of a cross-section of the town, representing everyone, and she wanted it to be a working meeting. »

² Littéralement « Politiques et buts de la communauté urbaine ».

- la protection et l'amélioration de l'environnement,
- le contrôle de la pollution de l'air et des rivières pour les rétablir dans leur état naturel,
- l'offre d'un éventail de choix en matière d'éducation, d'emploi, de logement, de transport, de loisirs et d'activités culturelles,
- l'organisation de l'aménagement du territoire en fonction du bien-être et des besoins de toutes les couches de la communauté urbaine,
- la capacité à identifier les problèmes d'aménagement dépassant le cadre municipal et qui devaient être réglés au niveau du comté, de l'État ou au niveau fédéral.

Il convient de souligner ici que les principes directeurs ainsi définis permettaient de prendre en compte les besoins des minorités, en particulier les minorités les moins fortunées, pour leur garantir un accès au logement. De même, l'équipe municipale voulait absolument endiguer et diriger l'expansion urbaine, pour éviter un étalement urbain tentaculaire, en ménageant des ceintures vertes, en protégeant les terres agricoles.

Si l'on retrouve ici des préoccupations existant partout ailleurs dans le monde, on notera tout de même que les participants du congrès organisé par Betty Niven ont mis en avant et en premier lieu des préoccupations que l'on peut qualifier de typiques de la culture américaine en particulier la poursuite du bonheur, de préférence dans un cadre agréable, où le souci du respect de l'environnement semble faire écho aux considérations pastorales agrariennes des mythes premiers de la démocratie jeffersonienne, sans oublier le respect des minorités, qui fut un des principes fondateurs du fédéralisme américain, même si cela peut surprendre tant il est d'usage d'associer la société américaine au Darwinisme social.

On aura aussi remarqué le rang de l'éducation dans la liste « éducation, emploi, logement, transport, loisirs, activités culturelles » : ce rang premier correspond à une tradition américaine qui remonte aux Pères fondateurs, lesquels pensaient que l'ère de la modernité qu'ils ouvraient en instituant les principes démocratiques comme base de l'Union, ère des droits de l'homme et du droit des peuples à se gouverner eux-mêmes, serait nécessairement celle de l'éducation pour tous, afin que les citoyens libres puissent voter de façon éclairée. Il ne s'agit pas ici de grands principes creux, mais de principes qui ont renforcé un trait

culturel américain fondamental, qui fait que chacun aux États-Unis se doit et se sent le droit de donner son opinion sur tout problème, même au premier venu rencontré, ce qui ne laisse pas d'étonner le visiteur européen, habitué à plus de réserve, de prudence, surtout sur des sujets politiques.

Et c'est ainsi qu'Eugene a pu se doter d'une équipe municipale non seulement en mesure de s'appuyer sur les opinions citoyennes, mais aussi devant les respecter. Les intérêts commerciaux et industriels sur le territoire dépendant de cette équipe apprirent ainsi à leurs dépens que les exigences en matière de respect de l'environnement n'étaient pas restées lettre morte. Les industries désireuses de s'implanter ne devaient en aucun cas mettre en danger la qualité de l'air et des eaux. De même, les exigences de la reine automobile ne recevaient plus la priorité habituelle en matière d'aménagement urbain. Il fallait aussi accepter de densifier l'habitat, dans un pays où accéder à la propriété du home familial entouré d'une vaste pelouse fait parti du Rêve américain.

Il est intéressant de constater ici la fin d'une longue tradition américaine, celle de la Frontière, définie comme la possibilité de toujours pouvoir trouver plus loin des espaces disponibles, prêts à être investis, colonisés, exploités, construits, pillés de leurs ressources naturelles, conduisant à un épuisement rapide mais toujours renouvelé puisque, plus loin à l'ouest, d'autres espaces attendaient. Cette attitude si peu respectueuse du milieu est désormais remise en question, même si l'Ouest américain reste vide en particulier dans les Rocheuses. Mais dans les milieux à forte densité démographique, la pression urbaine conduit de moins en moins souvent à l'étalement sauvage. Une certaine conscience écologique s'éveille. Eugene fut en la matière une ville pionnière, en cela fidèle à sa tradition.

Les limites de la participation citoyenne dans une société dominée par les intérêts économiques

Mais la politique d'aménagement urbain et périurbain de la ville connut aussi des échecs ou des conflits. L'un des acteurs économiques les plus puissants localement, le Eugene Water & Electric Board (EWEB), en installant ses conduites d'eau pour les nouveaux migrants venus s'établir aux confins de la zone de terrains constructibles relevant de l'autorité de la commission d'aménagement urbain, portait un sérieux coup à l'efficacité et à la crédibilité des décisions de ladite commission. Pour résoudre le conflit, un pique-nique champêtre fut organisé par le

directeur d'EWEB sur un des sites du groupe, mais après quelques heures d'aimables conversations au soleil, le même directeur déclara qu'il n'y avait plus assez de temps pour passer aux discussions sérieuses (Van Landingham 76). Le problème fut résolu ultérieurement.

Un plan similaire à celui d'Eugene et inspiré par les mêmes acteurs, dont Betty Niven, le Eugene-Springfield Metropolitan Area 1990 General Plan, fut mis en place en 1972 pour la zone urbanisée des deux villes-sœurs, Eugene et Springfield. Parmi les concepts mis en œuvre dans ce plan, et toujours pour contenir l'expansion urbaine, figure celui de « limite à la croissance urbaine » (UGB)³, que nous retrouverons plus loin à propos de la politique d'urbanisation de Portland. En mettant une limite territoriale aux services assurés par les municipalités associées de Springfield et Eugene, comme la distribution en eau potable, il devenait plus facile de contenir l'extension urbaine.

La détermination de la limite de la zone urbaine entraîna quelques conflits qui là encore illustrent l'impact des données culturelles. La famille Gonyea possédait de vastes domaines à une dizaine de kilomètres d'Eugene-Springfield. Elle en fit don pour permettre la construction du Lane Community College⁴, à condition toutefois que les terrains qu'elle gardait pour elle soient constructibles, ce qui lui fut d'une certaine manière refusée, puisque ces terrains furent classés en zone rurale ou résidentielle, avec obligation de création de parcelles de deux hectares minimum. Cet exemple montre deux choses. En premier lieu, la tradition de don de biens matériels par les riches familles américaines demeure une pratique assez courante et qui s'inscrit pleinement dans une certaine idée protestante que si Dieu vous permet de vous enrichir, il vous appartient, au lieu de thésauriser, de faire profiter la communauté de ces richesses. En second lieu, si nous retrouvons ici le concept de communauté, nous retrouvons aussi celui d'éducation, puisque le don de terrains était destiné à un institut universitaire. Celui-ci est d'ailleurs installé en plein milieu pastoral, non loin d'une colline baptisée Mount Pisgah, soit le Mont Nébo, d'où Moïse vit la terre où coulent le lait et le miel, preuve s'il en était besoin que les pionniers arrivés dans la vallée de la Willamette aux abords de la future Eugene, grands lecteurs de la Bible, avaient bien trouvé leur terre promise, en bons héritiers de la tradition anglo-saxonne et protestante américaine.

³ Urban growth boundary.

⁴ Équivalent d'un institut universitaire à vocation surtout professionnelle.

Un autre exemple de conflit entre intérêts économiques et souhaits de la commission d'aménagement urbain d'Eugene, où les intérêts économiques ont prévalu cette fois, est apporté par le Valley River Center, immense complexe commercial au nord de la ville, de l'autre côté de la rivière Willamette. A l'origine, les terres agricoles où est construit le centre commercial étaient régulièrement inondées. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les inondations saisonnières ont pratiquement disparu avec l'édification d'une série de barrages en amont. Ces terres agricoles étaient sous l'autorité du comté de Lane, et non sous la tutelle de la ville d'Eugene. Suite à l'adoption du Eugene-Springfield Metropolitan Area 1990 General Plan, un entrepreneur demanda aux responsables de la planification du comté de Lane qu'une partie de la zone soit reclassée pour permettre l'édification d'un centre commercial. Betty Niven et les membres de la commission d'aménagement urbain de la ville d'Eugene proposèrent à leurs collègues d'opposer un refus à la requête. Accusés alors de vouloir protéger les intérêts des commerçants du centre ville d'Eugene, leur porte-parole Betty Niven, répondit que le but de la commission n'était pas de protéger les intérêts commerciaux mais la vitalité du centre ville. Elle ne fut pas entendue, et on peut voir ici les limites des combats citoyens contre la toute puissance des intérêts financiers. Si exemplaire qu'ait été l'implication citoyenne dans les années 1960 et 1970 à Eugene, si persistants que soient ses effets puisque la participation du public est inscrite non seulement dans la tradition locale mais aussi dans les textes, il faut néanmoins en voir les limites.

PORTLAND ET LA PARTICIPATION CITOYENNE : UNE PRUDENCE VENUE DE NOUVELLE ANGLETERRE

Ces limites se constatent également pour un autre exemple d'investissement citoyen dans la gestion des affaires municipales, pourtant très souvent cité comme une réussite, celui de Portland, la plus grande ville d'Oregon.

La réussite en matière d'urbanisme d'une ville dans le grand Ouest américain : Portland, Oregon

A partir d'un cadre naturel qui est déjà un paysage, esthétiquement parlant, Portland a élaboré des exemples d'aménagement du territoire et de construction de paysages urbains par la concertation citoyenne et l'intégration de l'implication environnementaliste militante. Dans sa

complexité, le projet urbanistique de Portland a le mérite d'élaborer une pratique d'aménagement où la notion de paysage est prise en compte dans toutes ses dimensions.

Portland a pour cadre un site géographique magnifique, mis en valeur sur la première page des dépliants qui présentent la ville et son paysage exceptionnel. Au premier plan, sa célèbre roseraie, qui s'étale sur un des contreforts de la chaîne côtière qui à l'ouest domine le site. En regardant vers l'est, au deuxième plan, et en contrebas, les sommets des gratte-ciel du centre ville ; au troisième plan, très loin vers l'est, le Mont Hood, volcan dont les neiges éternelles émergent au-dessus des nuages dans le lointain, Fuji-Yama du Nord-Ouest Pacifique. La majestueuse Columbia, à peine sortie de ses gorges grandioses, mêle ses eaux à celles de la Willamette. Ce confluent est à l'origine de la prospérité de Portland qui, par son site, est donc déjà une ville paysage. D'autres sites grandioses assez proches de la mégapole font la fierté des citoyens de l'État d'Oregon. Ce sont les gorges de la Columbia au pied du Mont Hood, les sombres et denses forêts des Cascades, les paysages du désert d'Oregon eux aussi dominés par la figure tutélaire de quelques cimes enneigées et la proximité du parc national du Crater Lake.

De telles richesses paysagères, sans parler de la qualité exceptionnelle des écosystèmes qui leur sont associés dont le saumon est la figure centrale, ont pu être mises à mal par l'exploitation forestière, longtemps dominante dans l'économie de l'État et de toute la région. Des coupes claires sur des sections carrées de forêts le plus souvent domaniales donc publiques sont visibles un peu partout aux flancs des montagnes d'Oregon, créant des échiquiers hideux aux yeux des citoyens qui ont le sentiment que « leurs » forêts puisque celles du peuple américain, sont massacrées. Dans leurs rangs, comme nous l'avons vu, de nombreux migrants récents, venus s'établir dans un cadre apprécié pour sa salubrité et son esthétique, ne supportent pas de voir leur cadre de vie défiguré. Ce clivage entre les citoyens épris de beaux paysages et les réalités économiques d'un Ouest rural qui s'est développé en exploitant les ressources naturelles est une composante majeure d'un autre paysage, celui-là politique de ce qu'il est convenu d'appeler le Nouvel Ouest.

Ainsi peut-on commencer à expliquer la virulence du militantisme écologiste régional, qui a nourri l'activisme des citoyens de Portland. Plus subtilement, nous assistons ici au basculement d'un système de valeurs très américain hérité de la Frontière, qui met en avant l'esprit d'initiative, la liberté et la propriété individuelles, entraînant l'exploitation

anthropocentrique des ressources naturelles vers un autre système de valeurs, issu de la tradition pastorale jeffersonienne où une certaine représentation de la nature est à l'origine des droits justement appelés « naturels », aujourd'hui « droits de l'homme », tradition revue au fil des siècles par les Transcendantalistes américains, Thoreau notamment, et dont le dernier avatar est l'environnementalisme. Ses tenants les plus déterminés se font les adeptes de l'écologie profonde. Cette branche de la pensée écologiste accorde des droits égaux à toutes les espèces vivantes, et récuse la domination anthropocentrique au profit du bioégalitarisme et du biocentrisme en général.

Pourtant, Portland doit sa croissance et sa prospérité à la tradition de la Frontière. Le trafic portuaire voit transiter les produits issus de l'exploitation forestière et de l'agriculture comme le blé et les grumes. La ruée vers l'or de 1849 a ouvert un marché immense (bois d'œuvre, blé, viande) en direction de la Californie. De nos jours, l'électronique et l'informatique (Hewlett Packard, Intel, Sharp...) assurent la prospérité d'une ville qui attire les entreprises par sa qualité de vie, à laquelle contribuent les paysages, appréciés qu'ils sont par les cadres et les ingénieurs des grandes compagnies américaines ou nippones.

Portland a su garder la maîtrise de son expansion, d'aucuns diraient même que Portland n'a pas su ou n'a pas voulu se lancer dans de grands projets industriels ou technologiques, à la différence de Seattle, par exemple, où la construction aéronautique (Boeing) et les installations portuaires pour l'accueil et l'expédition des conteneurs ont fait de la région de Seattle-Tacoma le portail du commerce entre les États-Unis et l'Asie, donnant sa concrétisation au vieux mythe du passage du Nord-Ouest. On parle de la prudence, voire du conservatisme de Portland, dont les fondateurs, venus de Nouvelle-Angleterre par le Horn, ont pu léguer à la ville un héritage puritain de mesure et de retenue, en même temps que le goût de la gestion communautaire des affaires de la cité.

La mobilisation des minorités pour une politique de la cité

Clé de la réussite d'un urbanisme maîtrisé, l'engagement citoyen concerne à peu près tous les quartiers de la conurbation de Portland et toutes ses couches sociales depuis les années soixante, quand le mouvement hippie incarna l'arrivée sur la scène politique de la génération turbulente des **baby boomers**, avec un rôle particulièrement actif des femmes dans les associations de quartier. Barbara Roberts, devenue gouverneur de l'État d'Oregon (1991-1994), a été fort impliquée dans ce

tissu associatif. De même les environmentalistes sont-ils bien visibles dans la conduite des affaires de la ville, dans un Nord-Ouest Pacifique connu pour son militantisme écologiste. La réussite des plans d'aménagement municipaux doit aussi beaucoup aux architectes comme Jane Jacobs ou Herbert Gans qui, dans les années 1960, ont donné un nouveau souffle à l'urbanisme (*city planning*) (Abbott 141).

Les habitants de Portland ont fait un choix de vie, ils ont élu une manière d'être en harmonie avec la ville et l'environnement exceptionnel de la région. Le mouvement environmentaliste s'est développé dans le Nord-Ouest Pacifique sur la base d'une sensibilité à la valeur du monde qui nous entoure, sensibilité dans laquelle on peut retrouver, nous l'avons dit, une tradition de religiosité et d'intériorité venue de Nouvelle-Angleterre, qui préfère la réserve et la modestie aux symboles ostentatoires de la réussite matérielle. De là sans doute aussi l'implication active de la population de la ville dans la vie de la cité.

Cette participation citoyenne est née lors d'un pique-nique organisé au milieu de la circulation pour faire renoncer l'équipe municipale à un projet d'autoroute le long de la Willamette. Elle se poursuit de nos jours avec les très actives associations de quartiers, de minorités ethniques, de féministes et de gays. Les activistes environmentalistes et les écologistes intégristes en sont les ferments. La municipalité a créé un bureau spécial pour faciliter l'implication de ces associations dans les affaires de la ville, le City's Office of Neighborhood, aujourd'hui le City's Office of Associations (Abbott 150). Du fait de cette implication citoyenne, la politique municipale travaille à la recherche de consensus : il ne saurait y avoir d'urbanisme imposé d'en haut à l'Amérique d'en bas, la confrontation n'est pas de mise mais plutôt la politesse typique de la *middle class* américaine (Abbott 150). L'artisan de cette politique fut Neil Goldschmidt, élu maire de la ville en 1972 pour six ans, à l'âge de trente-deux ans. Signalons qu'à l'échelle de l'État, qui mène une politique elle aussi teintée de préoccupations environnementales, un discours musclé du gouverneur Tom McCall a fait date en 1973, portant précisément sur l'aménagement du territoire.

De là une expansion urbaine contrôlée à l'intérieur de limites définies (UGB ou *Urban Growth Boundary*). Portland est une ville à haute densité de bâti (*compact city*), contrairement à la majorité des villes américaines qui se sont vidées de leur centre pour se répandre en banlieues étalées à l'infini, en un *urban sprawl* vigoureusement dénoncé outre-Atlantique, mais contre lequel peu de municipalités ou d'autorités

locales ont pu lutter efficacement. Portland est ainsi devenu un modèle national. Les transports en commun y sont développés sous la forme d'un réseau de tramway (*light rail*) sensé alléger le trafic automobile, et d'un réseau de bus gratuits en centre ville. Ces transports en commun forment l'armature d'un réseau de grands axes qui pénètrent jusqu'au centre ville resté dynamique, à la différence de nombre de villes américaines. Priorité est donnée aux piétons (Abbott 145) chaque fois que possible. Afin de ne pas encourager l'urbanisation galopante, la construction d'une ceinture autoroutière a été rejetée, au grand dam des firmes spécialisées dans l'électronique et l'informatique. Le maintien des quartiers où dominent les résidences familiales est aussi une des politiques de la ville (Abbott 142) ; l'art enfin est entré dans la cité et inspire la création de paysages urbains : fontaines comme la Ira Keller Fountain, parcs comme celui de Tom McCall Waterfront Park, voies de circulation réservées aux piétons comme le *riverside walkway*, immeubles à l'architecture inspirée comme le Portland Building, autant de lieux qui deviennent emblèmes et symboles de la ville et renforcent le sentiment citoyen d'appartenance. Quant à l'artiste Linda Johnson, elle peut rester assise des heures sur une chaise sur le seuil invisible des limites de la ville imposées par l'*Urban Growth Boundary* (Abbott 167). Les équipes municipales en charge de la planification de Portland ont donc tenté d'apporter un ensemble cohérent de réponses aux problèmes soulevés par l'expansion urbaine non maîtrisée qui a détruit les paysages autour d'un très grand nombre de villes américaines. Le résultat de cette politique : en dix minutes, on peut passer du centre ville à la campagne et y retrouver ses activités de plein air dans des paysages amènes.

Culturellement, on peut souligner de nombreux parallèles entre le cas d'Eugene et celui de Portland : même implication citoyenne où les femmes sont au premier rang, même souci des minorités et de démocratie, même pragmatisme politique où l'élément décisif semble être les considérations d'ordre environnemental que recoupe le souci d'un cadre de vie et d'une qualité de vie exceptionnels. Il convient peut-être de souligner ce qu'Abbott, historien des questions touchant à l'urbanisme aux États-Unis, appelle l'influence venue de Nouvelle-Angleterre. Le fil qui conduit des communautés puritaines de Nouvelle Angleterre au XVII^e siècle aux communautés urbaines du Nord-Ouest Pacifique de nos jours peut paraître ténu. Cependant, de même que nous avons noté la présence dans la toponymie de la région d'Eugene d'une culture pionnière anglo-saxonne protestante, il est possible d'identifier des

références à cette même période puritaine lors des premiers temps de la colonisation blanche dans la région. Timothy Egan, historien de l'Ouest, rappelle qu'à l'occasion d'un voyage dans le Territoire de l'Oregon (1853), Theodore Winthrop écrivait :

Notre race n'a encore jamais vécu dans la compagnie de hautes montagnes dans sa vie quotidienne, non plus qu'elle n'a ressenti l'épanouissement au quotidien des plus subtils de nos sens qu'entraînent inévitablement ces remarquables objets de la nature. C'est l'appel de l'avenir. Le peuple d'Oregon, dans un climat où vivre est une félicité, où chaque respiration est une goulée de vitalité, ce peuple d'Oregon, en apportant dans une nouvelle et plus grande Nouvelle Angleterre de l'Ouest l'aboutissement du rêve américain... va développer de nouveaux modes de pensée et de vie⁵. (11)

Au moment où les idées des Transcendantalistes se développaient, et elles sont ici bien perceptibles, il est symbolique que l'un des descendants de John Winthrop, figure marquante des débuts de l'Amérique blanche, qui appelait en 1630 à bâtir une cité sur la montagne (« a city upon a hill »), ait souhaité voir recommencer l'expérience puritaine dans le Nord-Ouest. L'un des aspects du Rêve américain, expérimenter une nouvelle forme de vie sociale sur une terre vierge, trouve ici une formulation explicite. La colonisation effective fut l'œuvre de visionnaires qui alliaient idéalisme et spéculation. Celle-ci est toujours agissant de nos jours et impose des limites à l'activisme citoyen.

Les limites d'une politique de contrôle de l'expansion urbaine galopante

La réussite de l'urbanisation maîtrisée de Portland est souvent citée en exemple à l'échelle nationale aux États-Unis. Il convient toutefois de rappeler les limites de cette réussite. Une première réserve est d'ordre culturel. L'implication citoyenne et le dynamisme des associations de quartiers font certes partie de l'américanité, avec une forte implication de l'individu au niveau local. Mais la réussite de la

⁵ « Our race has never yet come into contact with great mountains as companions of daily life, nor felt that daily development of the finer and more comprehensive senses which these signal facts of nature compel. That is an influence of the future. These Oregon people, in a climate where being is bliss—where every breath is a draught of vivid life—these Oregon people, carrying to a newer and grander New England of the West a full growth of the American Idea... will elaborate new systems of thought and life. »

planification urbaine de Portland, liée à cet engagement citoyen actif, dépend en ce sens d'un héritage culturel qui n'a pas nécessairement d'équivalent sous d'autres cieux.

D'autre part, si les minorités ethniques sont relativement bien intégrées dans les plans d'urbanisation de Portland, il faut remarquer que la minorité noire, longtemps victime d'un racisme virulent, n'y est pas très nombreuse. Par ailleurs, la réussite en matière d'urbanisme se paye par une bureaucratie et une réglementation envahissantes : la ville paraît en quelque sorte victime de sa réussite. Cependant nombreux sont les Californiens et autres immigrants venus s'installer à Portland pour le cadre de vie plaisant que la ville a su préserver. Cette affluence de nouveaux arrivants relance l'*urban sprawl* devenu dès lors plus difficilement maîtrisable. Les cités dortoirs existent et les *edge-cities* — les villes aux abords de la ville — commencent à apparaître, tandis que les vieilles agglomérations rurales sont peu à peu phagocytées. Il reste que la ville de Portland, du moins en son centre, demeure accueillante, agréable, ouverte et animée.

Cette réussite se fait au prix de sacrifices consentis. Les habitants de Portland préfèrent leur qualité de vie à des revenus supérieurs — à qualification égale — dans des régions moins plaisantes. Cette qualité de vie doit beaucoup à l'aménagement urbain ainsi qu'à la préservation, au plan régional, d'un environnement naturel dominé par des paysages grandioses, le tout constituant un ensemble bien différent de la banalité urbaine ordinaire de nombre d'espaces périurbains outre-Atlantique : autour de Portland, les forêts, les plans d'eau, la côte Pacifique sont facilement accessibles. Cette facilité se paie par ailleurs par une haute densité urbaine et l'urbanisation des derniers espaces verts en ville.

On voit ici émerger l'importance du lien qui rattache affectivement, et non pas seulement économiquement, la ville à sa région. Les habitants de Portland sont profondément attachés à leur ville et à ses alentours, ainsi qu'à leur État. Cela tient à un environnement naturel exceptionnel, un climat pluvieux mais aux étés lumineux, qui conviennent à une population majoritairement blanche, fière de ses particularismes. Portland reste une ville où la lecture est un des passe-temps favoris, encouragé par la persistance des brumes venues du Pacifique à la mauvaise saison. Comment expliquer ce soin du lieu, cet attachement au lieu, sentiment exceptionnel dans un pays où la mobilité est un des traits de civilisation dominants, sinon par la conjonction d'un cadre de vie et de ses paysages, et d'une culture urbaine qui tisse des liens entre les

habitants eux-mêmes comme entre les habitants et leur milieu ? Plus qu'ailleurs aux États-Unis, le sentiment d'appartenance à un lieu s'est développé dans le Nord-Ouest Pacifique. Il a son importance pour orienter les aménagements à venir.

Dans ce qui précède, les facteurs culturels ont été maintes fois évoqués dans l'intention de montrer combien il peuvent influencer une politique d'aménagement urbain ou même régional. Peut-être serait-il possible, à ce stade de l'analyse, de mettre en évidence le socle du système de valeurs américain, pouvant ainsi contribuer à la compréhension des choix actuels en matière d'aménagement urbain et périurbain outre-Atlantique.

AMÉNAGEMENT URBAIN ET PÉRIURBAIN DANS LE NORD-OUEST PACIFIQUE : PERSISTANCE D'UN SOCLE DE VALEURS AMÉRICAINES

Johnson et Campbell

Dans un article paru dans *Policy Studies Journal* en 1999, Bart R. Johnson et Ronald Campbell, de l'Université d'Oregon, font état de leurs recherches sur les liens entre l'écologie en tant que science, la participation de la société civile à l'élaboration de plans d'aménagement locaux et régionaux dans le Nord-Ouest Pacifique, et les conflits de valeurs entre intérêts environnementaux et intérêts privés. Il s'appuient sur un questionnaire envoyé à 380 groupes différents, dont 140 ont envoyé des réponses exploitables, et sur quatre études de cas de groupes de travail travaillant à l'amélioration de la qualité environnementale régionale. Il est intéressant de noter que les auteurs soulignent à plusieurs reprises l'importance de l'emprise des idées écologiques, et non pas seulement écologistes, dans la mesure où les planificateurs s'aperçoivent qu'il est plus rationnel de développer des plans d'action à l'échelle de bassins versants ou d'autres unités écologiques que de travailler sur des entités artificielles comme le comté où une section de terre fédérale. Le saumon est plus que jamais l'animal emblématique du Nord-Ouest, en ce sens que si l'on peut mettre fin à son déclin, on pourra y voir le signe du retour à la santé de tout l'écosystème régional. Si ce retour a lieu sans que l'économie locale ait à en souffrir, il sera possible de parler non plus seulement métaphoriquement mais authentiquement de la bonne santé de la région, de ses communautés, humaines et non humaines.

Par ailleurs, Johnson et Campbell tirent de leur étude des conclusions pragmatiques, en cela typiquement américaines, qui cherchent à proposer des solutions pour les planificateurs. Il faut encourager l'information, l'éducation et la participation du public, tout comme celles des agents fédéraux et des administrations locales, sans oublier l'implication des acteurs économiques. Sans nier les inévitables conflits d'intérêts, Johnson et Campbell prônent une gestion consensuelle des problèmes, même les problèmes qu'ils appellent « *wicked* », c'est à dire de méchants problèmes apparemment insolubles, et ce pour une raison encore pragmatique : une solution consensuelle, surtout dans un pays où culturellement une décision prise démocratiquement sera respectée, aura plus d'effet là où l'application stricte d'une décision arrachée à une courte majorité peut rester lettre morte ou appliquée avec beaucoup de mauvaise grâce. Au-delà des enseignements très pratiques que Johnson et Campbell mettent en avant dans leur conclusion, il est intéressant de chercher à discerner le socle de valeurs auquel elle renvoie. Il s'agit ici de montrer que sous des apparences scientifiques, ce sont les données culturelles qui l'emportent dans les conceptions des plans d'aménagement du Nord-Ouest.

Écologie, participation et progrès // Science, démocratie et progressisme

A première vue, Johnson et Campbell font d'abord l'éloge de la science écologique et constatent que sous divers vocables, la planification se fait désormais à l'échelle d'écosystèmes. Si l'écologie n'est pas une valeur, on peut affirmer que la science a, aux yeux des Américains, des avantages qui la hissent au rang de valeur en soi. Dans une culture où la certitude et le réalisme ont seuls droit de cité face aux théories plus ou moins abstraites des philosophes européens qui font figures de fumeuses constructions dépourvues de bon sens, la science est l'ultime arbitre puisqu'elle est censée dire la réalité du monde. Il y a quelque ironie à rappeler que le mot « écologie », comme « économie », dont la racine est identique⁶, renvoient à des sciences qui ne sont pas exactes. La complexité des écosystèmes, les multiples interrelations et les systèmes d'information qui les régissent défient la raison humaine. Mais il est rassurant pour le grand public de savoir qu'une décision sera prise en

⁶ Le terme « oecologie » fut créé par le darwinien allemand Ernest Haeckel en 1866, du grec « οἶκος », « demeure », et « logos », « science », pour étudier les lois des rapports entre les organismes et le milieu où ils vivent

fonction d'études scientifiques, qui apporteront la bonne réponse. Cette relation confiante à la science dans la culture américaine est reportée sur la technologie, qui a permis la conquête de l'Ouest et la domination de la nature sauvage américaine originelle. Plus que dominer la nature sauvage, il serait peut-être plus pertinent de dire qu'il a fallu aux pionniers la soumettre pour enfin trouver la sécurité dans les vastes espaces vierges.

Le souci sécuritaire, dont nous venons d'identifier plusieurs avatars, formerait avec « la liberté individuelle, la foi dans le progrès individuel », le triangle de base du système de valeurs américain, selon l'américaniste français Claude-Jean Bertrand (9). De fait, la participation du public, si vivement recommandée par Johnson et Campbell pour faire le succès de tout plan d'aménagement, peut aisément être rattachée à l'idéal de liberté individuelle et de démocratie qui anime depuis sa fondation la république américaine. Il faut pour cela rappeler le paradoxe déjà souligné qui fait qu'individualisme et esprit de communauté ne s'excluent nullement aux États-Unis. La liberté individuelle, la foi dans le progrès individuel impliquent la confiance et la foi dans le progrès des autres. Le progressisme américain trouve ici tout son sens. Il est ainsi défini par un autre américaniste français, Mokhtar Ben Barka : « Dans l'optique "libérale" ou "progressiste", le progrès est régi par l'intérêt individuel et l'égalité des chances permet à chacun d'exercer ses talents dans un cadre où tous peuvent s'exprimer » (75).

L'idée de progrès est en effet toujours prégnante dans la société américaine, où elle voisine avec celle de réussite. La culture américaine repose sur cette idée de la possibilité de réussite offerte à chaque citoyen. C'est l'essence même du Rêve. La possibilité de la réussite insuffle un optimisme de bon aloi dans une société qui peut croire à l'avenir, et un dynamisme qui se traduit justement par ce dynamisme citoyen qui veut faire avancer les choses. L'ère progressiste (1890-1912) où ces idées ont culminé d'ailleurs, vit le retour d'un certain moralisme dans la vie politique et les pratiques du grand capitalisme américain débridé. C'est à cette époque que les premières manifestations de la conservation, qui allait devenir moins d'un siècle plus tard le mouvement environnementaliste, redonnèrent de la vigueur à l'idée de nature non plus à exploiter mais à gérer de façon avisée. La notion de *sustained yield* (approvisionnement continu) mise en avant par le champion de la conservation, Gifford Pinchot, nous paraît aujourd'hui anticiper sur la notion de développement durable.

Le système de valeurs actuellement dominant dans le Nord-Ouest

La région du Nord-Ouest Pacifique ne serait-elle pas d'ailleurs en train d'inventer la forme américaine du développement durable ? Dans un cadre de vie exceptionnel à bien des égards, que l'on veut préserver en accordant la priorité aux considérations d'ordre environnemental, après avoir fui, pour nombre de migrants récents, l'insécurité des mégalo-poles de Californie ou de la côte Est, en espérant trouver une stabilité et une qualité de vie rarement trouvées ailleurs aux États-Unis, il devient loisible de se préoccuper de préserver les droits des minorités, au nombre desquelles les plus acharnés des écologistes, adeptes du biocentrisme de l'écologie profonde, font figurer les espèces menacées. Nous sommes donc là a priori en présence du triptyque du développement durable : justice sociale, respect de l'environnement, et bien être matériel assuré par une économie dont la nécessité est prise en compte.

Plutôt que de parler de développement durable, il conviendrait néanmoins de parler d'une version locale du triangle « souci sécuritaire — liberté individuelle — foi dans le progrès individuel ». La course effrénée à l'enrichissement personnel continue dans une société américaine évidemment matérialiste, mais le Nord-Ouest a ceci de particulier que nombre de ses habitants, comme il a été dit, migrants récents ou vieilles familles, ne recherchent pas ce qui a été précédemment appelé « les symboles ostentatoires de la réussite matérielle ». Ils mettent au premier rang de leurs priorités une certaine qualité de vie, qui dépend d'un sentiment de sécurité, de stabilité, dans un cadre naturel aux paysages et aux sites propices à l'appréciation esthétique. Stabilité et non plus mobilité, si américaine pourtant. Stabilité au terme de l'expansion vers l'Ouest. Il faut marquer l'arrêt. Dès lors, le progrès individuel n'est plus nécessairement enrichissement matériel, mais peut signifier épanouissement personnel, nourri de la quête du lien qui attache au lieu, au paysage, à la terre alentour, quête qui fait écho aux propos de Theodore Winthrop en 1853. Ce sentiment d'appartenance à un lieu, une ville, une région qui méritent l'attention, le soutien, la mobilisation de leurs habitants pour leurs qualités écologiques et esthétiques expliquent aussi sans doute la force de l'implication citoyenne pour la qualité de la préservation du milieu naturel dans le Nord-Ouest Pacifique.

CONCLUSION

Cette réussite en matière d'aménagement, de politique urbaine, de développement économique et de protection de l'environnement s'explique aussi par la concertation, la participation, les pratiques démocratiques, lesquelles n'ont pu opérer que dans la mesure où la culture américaine permet l'expression de ces valeurs dans la vie de la cité. Plus que le concept de développement durable et comme nous venons de le voir, c'est celui de qualité de vie qui est de plus en plus pris en compte. La poursuite du bonheur dans un cadre pastoral reste ancrée dans l'imaginaire américain blanc et montre à quel point les données culturelles peuvent jouer, là encore, un rôle dans l'aménagement urbain et périurbain aux États-Unis. Il reste que les conflits entre les valeurs culturelles en faveur de la croissance économique et celles qui prônent la protection de l'environnement persistent. Il est certes possible de voir beaucoup de similitudes entre les approches des experts en aménagement urbain et périurbain actuellement aux États-Unis et le développement durable prôné ailleurs par les instances internationales depuis le sommet de Rio. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de trouver les moyens de concilier les impératifs économiques, la prise en compte des droits de chacun notamment ceux des membres des minorités, et le respect pour l'environnement.

Même si l'administration de G. W. Bush ne semble pas faire de l'environnement sa priorité, on sait que par ailleurs son adversaire aux élections de 2000 s'est fait démarcheur global pour dénoncer l'état de la planète, quitte à proférer des vérités ou en l'occurrence un vérité qui dérange les États-Unis. Ces préoccupations sont depuis plusieurs années reléguées au second plan par les forces néo-conservatrices et néo-libérales. Si le 11 septembre 2001 les a complètement occultées pour un temps, elles reviennent en force depuis les dégâts causés par Katrina. Il faut donc reconnaître à Betty Niven et à ses émules dans le Nord-Ouest Pacifique leur qualité de pionniers en matière d'aménagement urbain et périurbain, dans la mesure où déjà de leur temps ils donnaient la priorité à la protection de l'environnement pour un cadre de vie préservée et une qualité de vie enviée.

Mais il convient de ne pas oublier que leur réussite n'a été possible que dans un contexte culturel américain qui favorise l'engagement et la participation de ses citoyens, héritiers en cela d'une vision agrarienne

jeffersonienne qui a fait l'Amérique en faisant d'une certaine idée de la nature la gardienne de la démocratie.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT, Carl, *Greater Portland: Urban Life and Landscape in the Pacific Northwest*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2001.
- BEN BARKA, Mokhtar, *La nouvelle droite américaine des origines à nos jours*, Valenciennes : Presses universitaires de Valenciennes, 1996.
- BERTRAND, Claude-Jean, préface, in BEN BARKA, Mokhtar, *La nouvelle droite américaine des origines à nos jours*, Valenciennes : Presses universitaires de Valenciennes, 1996, p. 7-12.
- DUBAN, François, « La ville dans le Nord-Ouest des Etats-Unis : Le pastoralisme américain contemporain », *Kaleidoscopolis ou miroirs fragmentés de la ville*, Gérard Veyssière (éd.), Paris : L'Harmattan / Université de La Réunion, 1996, p. 293-310.
- DUBAN, François. *L'écologisme aux États-Unis : histoire et aspects contemporains de l'environnementalisme américain*, Paris : L'Harmattan/Université de La Réunion, 2000.
- DUBAN, François, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires. » *Hérodote* n° 100, 2001: p. 55-86.
- DUBAN François, « The Tongass National Forest in Alaska: A Postmodern Territory of Many Communities », *Cercles* [en ligne], n°13 (avril 2005), <http://www.cercles.com>.
- EGAN, Timothy, *The Good Rain: Across Time and Terrain in the Pacific Northwest*, New York : Random House, Inc., Vintage Books, 1991.
- JOHNSON, Bart R. and Ronald CAMPBELL. « Ecology and Participation in Landscape-Based Planning Within the Pacific Northwest », *Policy Studies Journal*, Vol. 27, No. 3, 1999, p. 502-529.
- Van LANDINGHAM, John, « Betty Niven : the mother of modern planning in Eugene », in *Eugene 1945-2000 : Decisions that Made a Community*, HOLT, Kathleen & Cheri BROOKS, [Eugene, Or.] : The City Club of Eugene, 2000, p. 61-85.